

LA VIE À BRUXELLES AU XIX^e SIÈCLE

Bruxelles a subi d'importantes transformations entre 1840 et 1890 : ces changements se manifestent non seulement dans la physionomie générale de la ville mais aussi dans l'évolution des esprits et des mentalités des Bruxellois. Bruxelles est une ville en métamorphose.

La démolition progressive du Bruxelles traditionnel et la construction d'une capitale nouvelle capable de faire face aux réalités de la vie moderne et agitée vont de pair avec une rénovation culturelle et littéraire : plusieurs écrivains abandonnent le roman historique des Coomans, Joly, Boogaerts, Saint-Genois et autres pour se risquer dans la voie tant décriée du réalisme, dont l'avènement se situe aux environs de 1850. Ce mouvement veut montrer les choses telles qu'elles sont et subit l'influence du roman réaliste flamand et français. La grande histoire nationale des piètres imitateurs de Walter Scott fait place aux évocations locales combien pittoresques et charmantes. L'on peut dire que ces auteurs – avec comme figures de proue Charles De Coster et Camille Lemonnier – ont ouvert la voie aux lettres belges de langue française.

Le réalisme se prolongera à travers le naturalisme, notamment avec Camille Lemonnier.

Une quinzaine d'auteurs réalistes ont laissé de nombreux tableaux de la vie à Bruxelles au 19^e siècle. Les uns ont grandi dans les ruelles de ses vieux quartiers, d'autres y sont venus en compagnie de leurs parents, d'autres encore ont découvert la capitale à l'âge adulte. Mais tous y ont découvert des coins pittoresques, observé des personnages typiques ou trouvé des scènes à raconter. La plupart de ces écrivains ont sombré dans l'oubli, même Camille Lemonnier, notre « Zola belge ». Leur œuvre reste cependant un témoignage précieux de l'époque et contribue largement à la connaissance du vieux Bruxelles.

Les ouvrages qui font l'objet de cette étude sont uniquement des œuvres en prose. Ils présentent une grande diversité allant du roman au guide de Bruxelles. Nous avons retenu toutes les œuvres des auteurs réalistes, même celles publiées après 1890. La période envisagée s'élargit ainsi jusqu'en 1939, année de la publication du dernier volume d'un auteur réaliste : *Bruxelles, Refuge des Conspirateurs* de Marguerite Van de Wiele.

Pour illustrer les images littéraires, nous avons puisé dans les nombreux dessins, gravures et aquarelles des artistes peintres de l'époque appartenant pour la plupart à la mouvance réaliste.

En passant les auteurs réalistes et leurs œuvres en revue, à la recherche d'images de ces témoins du XIX^e siècle, plusieurs questions se posent :

— Comment l'auteur a-t-il été amené à décrire Bruxelles ? Quelques données biographiques permettent de voir comment ils sont entrés en contact avec la ville et quelles sont les époques qui ont eu une influence sur les évocations de la vie à Bruxelles.

— Dans quelles œuvres retrouve-t-on les descriptions de Bruxelles et quelle place y tient l'image de la capitale ?

— Quelle est la nature de ces images ? Quels sont les personnages qui ont frappé particulièrement l'auteur ? À quels quartiers s'intéresse-t-il ? À quelle époque situe-t-il son récit ?

Il faut dire que, au milieu du XIX^e siècle, les conditions étaient difficiles pour nos écrivains. Les lecteurs ne s'intéressaient guère aux auteurs belges et préféraient les livres des écrivains français qu'ils pouvaient se procurer facilement grâce à la contrefaçon

omniprésente. La littérature restait d'ailleurs le parent pauvre de la vie intellectuelle. Le bon bourgeois de Bruxelles s'intéressait plutôt à la musique, à la peinture et au théâtre. Les écrivains étaient dès lors obligés d'exercer un métier pour gagner leur vie : journaliste, professeur, fonctionnaire ou autre. Il était difficile aussi de trouver un éditeur. C'est pourquoi plusieurs auteurs se sont adressés à des revues ou à des journaux pour publier leurs écrits sous la forme de feuilletons. Mais là encore, les lecteurs belges préféraient généralement lire en feuilleton des œuvres d'auteurs français.



Travaux de voûtement de la Senne.



Bras de la Senne rue Saint-Géry et moulin de Ruyschmolen.
(Jean-Baptiste Van Moer) [MVB]

LA VIE OUVRIÈRE ET ARTISANALE

Camille Lemonnier a longuement observé les ouvriers et les artisans. Parmi les travailleurs évoqués, le menuisier occupe une place importante. *L'Histoire merveilleuse de Tone Knop* est construite autour du personnage un peu fantaisiste d'un menuisier enrichi, Tone Knop, « une grosse petite tonne montée de grosses petites jambes. » Dans *Les bons Amis*, l'auteur évoque un autre menuisier, au nom bien bruxellois, Tist Zwickboor, « un petit homme grêle et maigre, à cheveux plats », qui semble très heureux dans son atelier sombre :

« Il était à son établi, rabotant et sifflant, quand M. Muller entra dans la petite chambre noire et enfumée qui lui servait d'atelier, et un petit jour gris tombait par l'étroite fenêtre vitrée de carreaux vert-bouteille. »

Un autre personnage heureux au travail est le savetier. Il égayait tout un quartier de la rue des Alexiens :

« On entendait du matin au soir, et parfois même la nuit, le pan pan d'un savetier qui clouait ses semelles et chantait



Un menuisier dans la rue Notre-Dame... (par Jacques Carabain) [MVB]

à tue-tête, montrant seulement au bord de la lucarne d'en face, le dessus de sa tête frisée. »

Des ouvriers, mêlés à la foule dans les rues, sont esquissés en quelques mots :

« Les maçons avec leurs sacs de plâtre sur le dos, les blanchisseurs avec leurs seaux et leurs brosses à long manche, les repasseuses avec leurs paniers remplis de linge, les apprentis serruriers qui crient kis ! kis ! aux chiens et imitent le chant du coq. » (53) ¹



Blanchisseuse au Marché aux Chiens... (Amédée Lynen) [AVB]

De la fenêtre d'une chambre de la rue d'Or, Hermann Pergameni observe un flot bruyant d'ouvriers « qui revenaient par groupes de leur travail, les bras ballants, le dos voûté par la fatigue, marchant vite et sans tourner la tête. » (66) Henriette Langlet retient aussi l'image de l'ouvrier rentrant de son travail « en blouse et en sabots, pressé de regagner son gîte. » (30)

Caroline Gravière a été sensible au sort rude des ouvriers dont l'existence était rendue très dure par les longues heures de travail. Les journées pouvaient commencer à cinq heures du matin pour se terminer à dix-neuf heures. Parlant des

1 Les chiffres entre parenthèses renvoient à la bibliographie en fin de volume.

gigantesques travaux du voûtement de la Senne, elle décrit les ouvriers au labeur :

« On voyait leurs crânes luisants, leurs fronts suants, leurs dos éreintés, les artères de leurs cous gonflées, et les veines de leurs poignets et de leurs mains pareilles à des cordes. » (10)

La vie familiale de l'ouvrier bruxellois est très bien évoquée dans *Les bons Amis* où Camille Lemonnier relate en détail l'existence d'un ouvrier mécanicien. C'est un homme simple qui occupe avec son épouse une chambre dans un vieux quartier de Bruxelles. Leur mobilier :

« Un petit poêle sur lequel Madame Lamy faisait sa cuisine, une table peinte en rouge, quatre chaises recouvertes de paille, une armoire dans laquelle se trouvait la vaisselle, et une garde-robe en noyer contenant le linge, les robes et les habits. »



Intérieur d'ouvrier. (Amédée Lynen) [AVB]

Le bonheur est présent dans cette humble demeure ; il est symbolisé par quelques fleurettes :

« Au-dessus du poêle, sur la tablette de la cheminée, une tasse en porcelaine portait, sous deux pensées bleues unies par un ruban rouge, le mot Souvenir en grosses lettres dorées. »

Aucun détail n'a échappé à l'auteur : la sollicitude de la femme pour son mari qui rentre manger, la préparation minutieuse du café, la propreté, d'autant plus frappante que tout souffre de l'usure :

« Le plancher, qui n'avait pas été repeint depuis cinq ans, était blanc au milieu, à force d'usure, et rouge dans les coins avec si peu de poussière qu'on regardait ses pieds en marchant dessus, dans la crainte de le salir. »

Le soir, le mécanicien rentre, tout heureux de retrouver son petit ménage :

« Il s'asseyait en poussant un soupir de bien-être, comme un homme qui, après avoir travaillé tout le jour, a le droit de se reposer au soir, tirait de dessous le poêle ses pantoufles qui chauffaient, et regardait les belles tranches de pain beurrées qui étaient sur l'assiette. » (53)

Mais la vie ouvrière n'est pas toujours sereine. Il n'était pas rare de voir des scènes navrantes comme celle évoquée par Henriette Langlet où une femme pauvre cherche son mari dans les cafés :

« Cette femme, jeune encore, mais flétrie par la misère et le chagrin, vêtue de haillons sordides jetés insoucieusement sur elle, était accompagnée de trois enfants dont l'aîné paraissait âgé de six ou sept ans. Celui-ci marchait seul et s'arrêtait de temps en temps aux vitrines qui excitaient le plus vivement son admiration ou sa convoitise ; le second se traînait péniblement, suspendu à la robe de sa mère, qui portait le troisième dans ses bras. »

Ce spectacle est d'autant plus navrant qu'il se passe un 31 décembre, jour où les rues de Bruxelles étaient inondées de lumières éclatantes, de vive animation et de gaieté.

« À chaque cabaret qu'elle voyait, – et il y en avait beaucoup dans ce quartier, – elle s'arrêtait un instant et demeurait immobile, les yeux fixés sur ces fenêtres éclairées, derrière lesquelles elle voyait s'agiter des ombres confuses ; puis, reconnaissant l'inutilité de ce système d'observation, elle



L'ivrogne. (Charles de Groux) [AVB]

s'approchait de la porte, la poussait légèrement, de manière à l'entrebâiller, et se hasardait à passer la tête par cet entrebâillement. Ordinairement alors, avant qu'elle eût eu le temps de jeter un regard d'exploration dans la salle enfumée et encombrée de buveurs, la voix brutale du maître ou de la maîtresse de l'établissement l'invitait à s'éloigner au plus vite et à aller mendier ailleurs. Elle s'éloignait en effet, la mort dans l'âme, et poursuivait sa triste route. » (29)

Émile Leclercq aussi fait allusion à l'ivrognerie des ouvriers. En observant un ouvrier honnête, il fait remarquer qu'il est « vigoureux et point ivrogne » et ajoute :

« qualité trop rare, hélas ! parmi les travailleurs des grandes villes. » (40)

Charles Baudelaire insiste sur le « caractère particulièrement sauvage et bestial de l'ivresse belge » et illustre ce vice par un exemple féroce :

« Un père est ivre. Il châtré son fils. » (104)

Pour les ouvriers, le dimanche est un véritable jour de fête. Ce jour-là, on sort les beaux habits pour aller à l'église ou pour faire la promenade traditionnelle. Camille Lemonnier s'est attaché à décrire les habitudes du ménage de l'ouvrier mécanicien Lamy :

« Le dimanche (...) Madame Lamy mettait son bonnet garni de ruches à rubans bleus, sa robe en laine brune et son châle de noce, son vieux châle de noce à ramages bleus sur fond rouge et jaune, comme les cachemires des grandes dames. Monsieur Lamy tirait de l'armoire son pantalon noir, son gilet de soie, un peu usé aux poches, son beau frac brodé de galon et sa casquette en velours. »

Tone Knop, le menuisier enrichi de la rue de Flandre, s'en tient aussi à cette tradition et, comme tout le monde, il va à la messe de dix heures :

« avec (son) frac luisant, (son) chapeau plus clair qu'un miroir et (son) gilet de satin noir ouvert en haut sur une chemise fermée de gros boutons d'or. (Il a) une chaîne d'or et des gants de filose, et tout le monde (le) regardait en disant : c'est Tone Knop le richard. » (53)

Les images de la vie ouvrière et artisanale dans la capitale, présentée par les auteurs, évoquent une existence relativement paisible au caractère essentiellement provincial. Cette existence apparemment heureuse est menacée par un grand vice touchant les ouvriers de l'époque : l'ivrognerie.

Les descriptions du monde ouvrier se limitent aux petits métiers, exercés surtout à domicile ou dans de petits ateliers, ou encore aux ouvriers des grands chantiers de transformation du vieux Bruxelles. Aucune description d'ouvriers d'usine, alors que les effets de la révolution industrielle devaient se faire sentir.

D'ailleurs, alors que les dernières décennies du siècle étaient fort troublées, les auteurs réalistes n'ont guère évoqué les nombreuses manifestations et agitations houleuses que connut Bruxelles.



La rue Montagne de la Cour en direction de la ville basse. (Jacques Carabain)
[MVB]